

LE PEUPLE

DU 60



La pénurie de chauffeurs a rendu la vie des usagers des bus encore plus tendue qu'elle ne l'était parfois déjà. Reportage le long de la **ligne 60** de la RATP, qui traverse les trois arrondissements les plus populaires de Paris, et où se croisent Caddies de supermarché, bousculades, engueulades. Mais aussi lien social.

PAR JOACHIM BARBIER ET LOLA BUSCEMI / PHOTOS: BASILE BERTRAND POUR SOCIETY

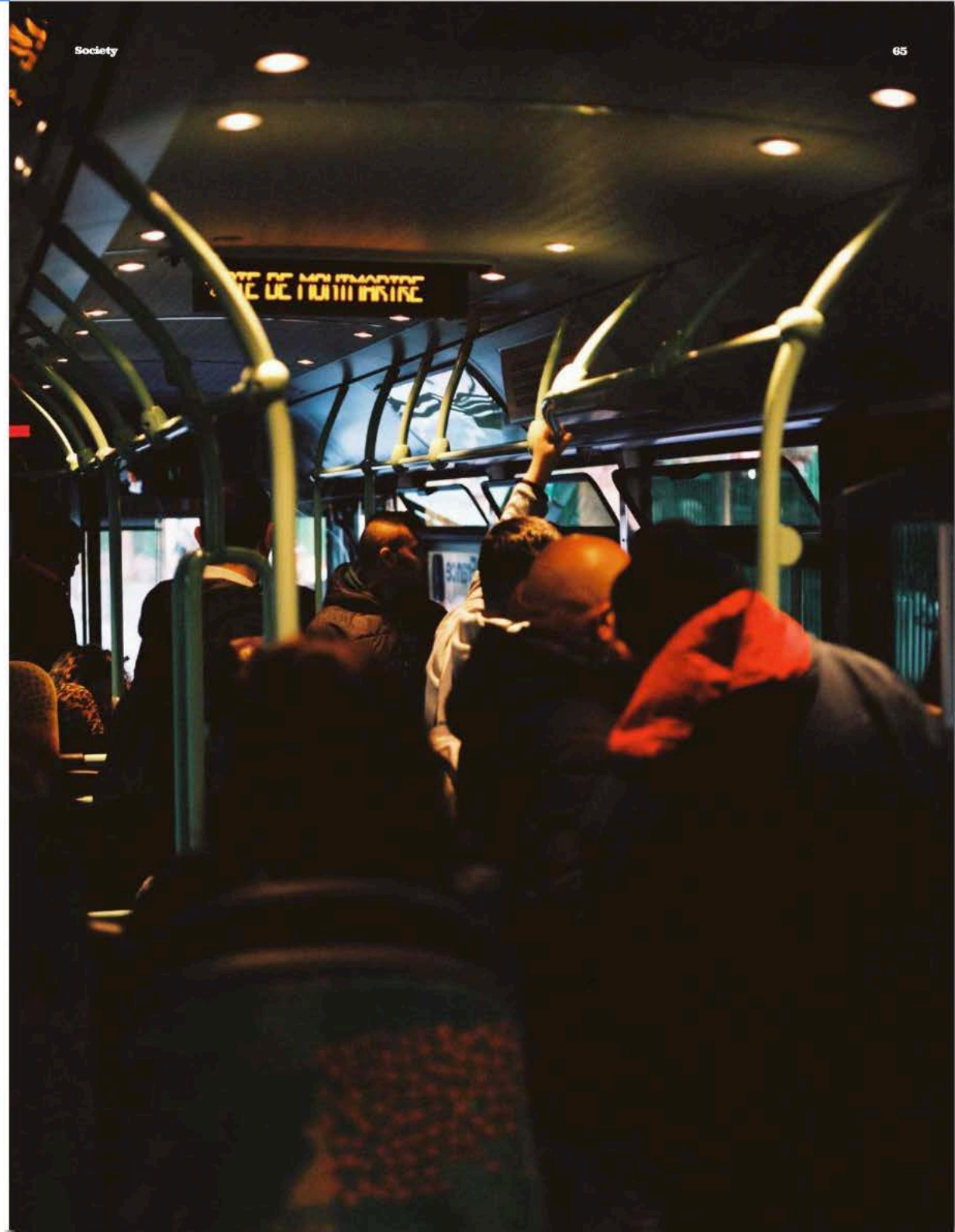
Le 60 quitte la porte de Montmartre. À peine arrivé au premier feu, un homme surgit au milieu de la rue et frappe à la porte. Le chauffeur ouvre. Après un reconnaissant *"merci chef"*, il se hisse dans le véhicule avec d'énormes sacs. C'est samedi, le premier des trois jours du marché des biffins qui se tient sous le périphérique chaque week-end. À l'ombre de l'embourgeoisement des puces de Saint-Ouen, le Carré des biffins est un monde de bric et de broc, d'objets de récup, de vêtements de fripes étalés sur le trottoir et dont la vente permet aux plus pauvres des pauvres de gratter – si tout va bien – quelques dizaines d'euros. Forcément, cela se traduit par une inflation de cabas et de contenants dans le 60. Et de vigilance collective. Un homme planqué derrière son chapeau et un masque signale à une dame que la poche de son Caddie est ouverte. Elle: *"Ce n'est pas le mien."* Lui: *"Excusez-moi, je suis*

*quelqu'un de serviable et attentionné, on m'a éduqué comme ça."* Elle ne répond pas, détourne le regard pour ne pas avoir à lui parler. Ils descendent au même arrêt. Elle finit par lui lâcher: *"Pas de problème."* Deux chauffeurs qui ont terminé leur journée se sont encastrés contre la porte avant droite désormais condamnée depuis l'apparition du Covid. Ils discutent avec leur collègue au volant. *"Non, mais c'est bien de changer, tout le monde te dit bonjour sur cette ligne."* Ils descendent et récupèrent le tramway qui les amène au dépôt de la rue Belliard. À l'arrêt, l'écran annonce 22 minutes d'attente avant le prochain bus.

#### "C'est un sketch"

La ligne 60 de la RATP relie la porte de Montmartre au nord du XVIII<sup>e</sup> arrondissement jusqu'à la place Gambetta, dans le XX<sup>e</sup>. Neuf kilomètres, 33 arrêts,

elle transporte 8,7 millions de passagers par an. En moyenne, le trajet dure entre une heure et une heure et quinze minutes et traverse les trois arrondissements les plus populaires de la capitale. Des gens avec leurs petites et grandes urgences du quotidien. Un truc administratif à régler, remplir le frigo au marché, amener les enfants à l'école, aller dans un centre de santé. Sur les réseaux sociaux, la 60 reçoit sa dose de commentaires à caractère raciste pour justifier le joyeux bordel qui s'invite souvent sur le parcours. D'autres usagers lui trouvent des qualités en lui donnant affectueusement le surnom de *"drama line"* pour sa capacité à se transformer – quelquefois – en scène de théâtre d'improvisation au gré d'un simple élément déclencheur. Il suffit d'un accrochage, d'une parole, pour que tout le monde se sente concerné et balance son avis. Dans ce qu'il reste du Paris populaire et multiethnique, le bus avance souvent



au carburant des réactions spontanées et des situations improbables. *“La 60, parfois, c’est un sketch”*, rigole une conductrice qui alterne son service sur plusieurs lignes: *“Des fois, t’as huit poussettes. Les jours de marché, c’est plein de chariots. Le week-end, t’as le marché à la porte de Montmartre et ça peut être n’importe quoi. J’ai vu des gens essayer de rentrer avec un Caddie de supermarché dans le bus.”* Les chauffeurs en parlent entre eux comme de la ligne des cinq continents puisqu’elle serpente à travers les frontières subtiles d’une mosaïque d’enclaves sociales et ethniques. *“Elle peut aussi se transformer en cour des Miracles”*, signale un machino de la ligne, *“surtout le soir, quand tout le monde a un coup au casque”*. La ligne est surtout, le reste du temps, un élément essentiel de la vie de populations majoritairement précarisées et vulnérables alors qu’une pénurie de chauffeurs fragilise depuis la rentrée la mission de service public de la RATP. *“De tous les bus qui dépendent de Belliard, c’est sur celui-là que tu te sens le plus utile. On ne peut pas faire n’importe quoi, ça va foutre les gens dans la merde sinon. C’est des gens qui n’ont pas d’alternative, pas de voiture. C’est un vrai service public: on dessert beaucoup d’écoles, les mairies, des CPAM”*, estime Mohamed, machiniste sur la ligne.

Le bus passe les boulevards des Maréchaux. À l’avant, assis face à face, un homme et son oncle, 80 ans et une canne. *“Tonton, faut que tu arrêtes de marcher 25 minutes.”* Le tonton: *“Peut-être qu’il faudrait me placer en Ehpad.”* Le neveu: *“Dis pas ça, t’es juste pas obligé de faire un marathon de Paris à chaque fois. Fais ce que tu as à faire tranquillement à côté de chez toi. Ou alors en bus. T’as vu le trajet? Ta banque est loin mais si t’as besoin de liquide, tu m’appelles et je te laisse 100 euros.”* Ils se lèvent à l’arrêt Damrémont-Ordener. Le temps d’arriver à la porte, elle s’est refermée. *“La porte!”* crient en cœur les passagers. Dans ce bus, il y a trop de tout: trop de gens, trop de Caddies, trop de poussettes, donc, trop de personnes avec des cannes, une béquille ou des difficultés à se déplacer. Tout le monde a un corps fatigué qui mériterait une place assise. Mais il y en a rarement pour tout le monde. Alors, chaque bus a sa propre interprétation des critères et des règles tacites qui régissent cet accès aux places prioritaires. Une hiérarchie qui s’établit à l’œil et dans l’urgence entre femmes enceintes en fonction du diamètre de leur

ventre, personnes âgées, valides ou pas, handicapés, de type lourd ou léger. Qui ne respecte ou ne comprend pas ces règles s’expose aux foudres des autres passagers. Une vieille dame un peu chic se fait offrir une place. Elle répète *“merci, merci”*. Elle ouvre les bras comme un artiste qui remercie son public sur scène. La ligne est à la fois une expérience proche d’un stage de survie et un test d’empathie.

### Un tote bag et deux sacs de riz

Jules-Joffrin, le bus se vide. Une grosse grappe file vers l’entrée de la mairie du XVIII<sup>e</sup>. Elle est remplacée par celle qui attendait sous l’Abribus. Une dame monte, elle valide son passe Navigo: *“Oh là là, c’est déjà le cirque.”* La 60 est une affaire de virages à 90 degrés et de manœuvres délicates. Du coup, malgré la forte affluence, les usagers n’ont pas droit à des bus doubles *“bi-articulés”* pour respirer un peu. Loin des grands axes et de la planification haussmannienne de Paris, la 60 fait sa vie. Son itinéraire est d’ailleurs totalement ignoré par Google Maps pour qui souhaiterait rejoindre la porte de Montmartre de la place Gambetta. Ça coince à l’angle des rues d’Aubervilliers et Gaston-Messier. La chauffeur s’adresse au conducteur de la camionnette qui l’empêche de tourner: *“Faut bouger, là, je vais vous toucher.”* Il démarre en trombe. Elle: *“Putain, c’est pas possible.”* Une fille vient s’asseoir à côté d’un vieux monsieur. Au bout de dix secondes, il dégoupille: *“Tu m’écrases, faut te mettre à droite.”* Elle regarde ses jambes, leur position, jauge le parallélisme avec l’espace entre les sièges. *“Moi, je suis pas droite? Comment faut que je me mette?”* Lui: *“Allez, c’est bon, arrête de parler!”* Elle: *“Toi tu me parles et faudrait pas que je parle.”* Lui: *“Il y a de la place partout et toi tu viens te coller.”* Elle: *“T’as qu’à bouger.”* Il se lève, lui passe devant et va s’asseoir au fond. Continue de renauder: *“Avec le Covid et tout ce qu’il y a...”* Un gars a priori éméché monte avec son pote et un gros Caddie. Il prend beaucoup de place. Les gens lui font remarquer. Il se dédouane en pointant du doigt une personne en fauteuil roulant qu’il juge responsable de la pénurie d’espace. L’handicapé riposte. Il lui balance son *tote bag* dans la figure. Station Marcadet, le bus est de nouveau pris d’assaut. Un homme monte avec un diable sur lequel ont été chargés deux sacs de riz. Une poussette tente de se garer à côté de deux autres déjà dans le bus. Les trois mamans ont l’air

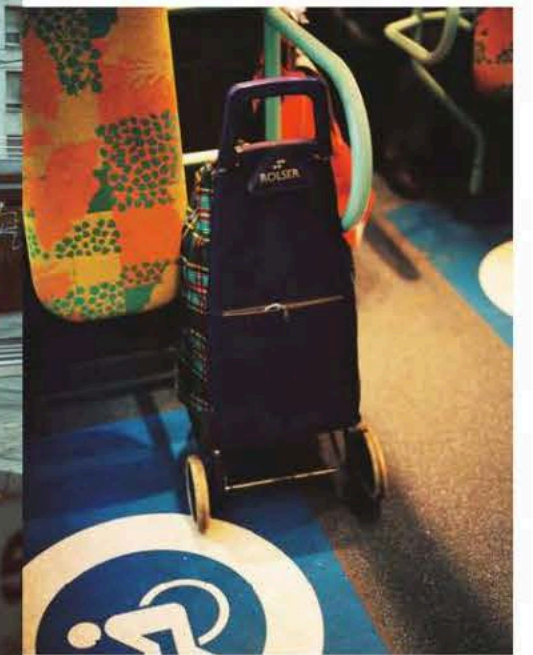
**“Des fois, t’as huit poussettes. Le week-end, t’as le marché à la porte de Montmartre et ça peut être n’importe quoi. J’ai vu des gens essayer de rentrer avec un Caddie de supermarché dans le bus”** Une conductrice



gênées d’occuper autant d’espace. Tout le monde descend à Marx-Dormoy. C’est un Rubik’s Cube permanent. Alors il faut anticiper ou avoir la chance d’être à côté d’un siège qui se libère. Une femme tourne sur elle-même: *“Je sais pas où me mettre.”* Ou alors être audacieuse. Une autre tente l’impossible. Elle demande *“la porte”* au moment où le bus dépasse son domicile, loin de tout arrêt. Avec un grand sourire faussement candide. Le chauffeur craque: *“Je vous ai entendue, madame...”* Il s’arrête et la laisse descendre. Elle dit *“merci”*. Tout le monde se marre dans le bus.

La 60 est une ligne de codes obscurs et d’habitues. Marie-Claude monte péniblement dans le véhicule en s’appuyant sur sa canne. Elle pointe du doigt le siège qu’elle vise et, à la manière de Moïse face à la mer Rouge, la masse des passagers se sépare en deux pour lui offrir un chemin vers les places prioritaires. Elle n’a pas l’air d’avoir de réelle destination. En tout cas, elle semble chez elle. *“Le 60 me permet d’aller un peu plus loin que mon quartier et de voir*

*dehors, j’aime bien me sentir toujours présente dans la ville”*, explique-t-elle. Le carré de places réservées devient vite un forum de discussion pour personnes âgées. L’une d’elle, un sac sur les genoux avec à l’intérieur un caniche blanc qui bave, confesse à sa voisine: *“Sans le bus, je ne ferais pas grand-chose.”* Elle regarde la rue. *“Et puis au moins comme ça, je suis toujours un peu au courant.”* Entre habitués, on se parle. Entre habitués et nouvelles têtes, on fait connaissance. Une dame entre, en sandales. Ses doigts de pied se chevauchent, une pathologie appelée supraductus des orteils. Elle s’intéresse aux pieds de sa voisine, une jeune fille de 18 ans à l’allure d’étudiante, un carton de dessin entre les jambes et beaucoup d’eye-liner façon Cléopâtre. La dame: *“Vous avez des petits pieds.”* La jeune fille rougit: *“Merci.”* Elle enquille: *“Il va faire quel temps cet après-midi?”* Son voisin lève la tête de ses mots fléchés: *“20 degrés et du soleil.”* Il est 15h30. La dame aux orteils, toujours à la jeune fille: *“Vous devriez vous mettre de l’eau précieuse le soir sur le visage*



*pour atténuer vos boutons.”* La jeune fille rougit davantage: *“Merci.”* Elle descend à Flandre, en même temps que la cargaison de sacs de riz.

### “Les avantages partent en free-style”

Dans ce vacarme, discussions et appels téléphoniques se mélangent. On entend toutes les langues du monde, souvent en alternance avec le français. Chacun hausse la voix pour tenter de couvrir celle de ses voisins dans une surenchère de décibels. Il est 17h30 et le chauffeur semble avoir atteint les limites de sa tolérance. Il prend la parole au micro: *“Madame, je ne redémarrerai pas tant que vous n’aurez pas coupé votre haut-parleur”*, dit-il d’une voix lasse. Une dame assise à la place la plus proche de la cabine du conducteur est en pleine discussion téléphonique avec une amie et ne s’aperçoit pas que le message lui est destiné. Les premiers soupirs et grognements de mécontentement se font entendre rapidement. *“Je suis en retard, monsieur, on n’a pas que ça à faire.”* Étrangement, l’agacement est dirigé vers le chauffeur, qui n’en démord pas. *“Madame, je vous assure que j’veis pas démarré, vous pénalisez tout le bus.”* Après 20 minutes d’attente à la station Flandre, le bus repart. La femme n’a toujours pas coupé son haut-parleur. Pour Aïcha\*, conductrice: *“Les gens des quartiers populaires, ils viennent te le dire s’ils ne sont pas contents. Ils peuvent gueuler, mais c’est plus franc. Dans d’autres quartiers, ils ne vont rien te dire, mais ils vont prendre une photo de l’immatriculation et envoyer un courrier pour te dénoncer.”*

**Une personne âgée, un sac sur les genoux avec à l'intérieur un caniche blanc qui bave, confesse à sa voisine: "Sans le bus, je ne ferais pas grand-chose." Elle regarde la rue. "Et puis au moins comme ça, je suis toujours un peu au courant"**



Depuis cet été, comme dans toutes les grandes agglomérations, les usagers des transports publics parisiens prennent leur mal en patience. Sur tout côté bus, où les temps d'attente entre deux passages se sont étirés. Résultat, les véhicules sont bondés, et pas seulement aux heures de pointe. Une situation qui rejaillit sur le travail au quotidien des chauffeurs. "La principale cause de l'énergie négative, c'est la charge, confirme Mohamed. Les gens se bousculent et ça part tout de suite en 'pourquoi vous m'avez bousculé?'. Si on est en cadence

huit à dix minutes, ça va, dès que ça monte au-delà de quinze minutes et que le bus est plein, ça devient tendu." "Les gens sont excédés et ils ont bien raison", estime de son côté Cemil Kaygisiz, délégué CGT bus à la RATP et chauffeur sur une autre ligne parisienne: "Ce n'est pas normal d'attendre 45 minutes. Nous, on est en première ligne et on en prend plein la gueule." En cause, la pénurie de chauffeurs. Entre départs à la retraite, difficultés de recrutement et augmentation des arrêts-maladies, la RATP peine à attirer et conserver ses machinistes. Dans une lettre adressée à Valérie Péresse, l'ancienne présidente de la RATP Catherine Guillouard pointait le lien entre l'ouverture à la concurrence, prévue pour le 1<sup>er</sup> janvier 2025, et la pénurie de chauffeurs. Elle estimait en parallèle à 17% la part de service non réalisé pour l'année 2022. Loin de nier ses insuffisances, la RATP multiplie les initiatives pour répondre à l'urgence et assure que 1 100 machinistes sur les 1 500 nécessaires ont été embauchés, dont 300 depuis septembre. En attendant, Valérie Péresse, la présidente de l'autorité régulatrice, IDF Mobilités, avait dégainé une prime de présence de 450 euros pour les chauffeurs qui assurent trois mois de travail sans absence. Une mesure considérée comme une "provocation" par Cemil Kaygisiz: "C'est à la fois une atteinte au droit de grève et une manière de nous dissuader de nous mettre en arrêt-maladie. Ils feraient mieux de se poser la question: pourquoi les conducteurs sont malades?" Pour Laurence De Wilde, secrétaire générale adjointe UNSA transport et ancienne conductrice, "c'est un métier difficile où on se retrouve seul face à des usagers qui deviennent agressifs, et je les comprends. Le service est tellement dégradé qu'on n'est même plus en capacité de calculer un temps de parcours. Dans les faits, la circulation est devenue tellement dense qu'elle génère du stress pour les chauffeurs comme pour les voyageurs". Résultat, le métier, qui tenait sur la promesse de conditions de travail préservées pour offrir un service public de qualité, a perdu une partie de son sens. "Avant, j'étais chauffeur de car dans le privé et je suis venu à la RATP pour les avantages sociaux. Et depuis, les avantages partent en free-style", regrette Mohamed. Aïcha est aussi du côté des illusions perdues. "Je suis chauffeur depuis un an. Avant, j'étais fonctionnaire, mais franchement, je sais pas si je vais rester. Je gagne 200 euros de



plus mais je bosse les week-ends, en horaires décalés. L'autre jour, j'ai fini à 1h30, je suis rentrée chez moi à 2h, tout le monde dormait."

18h30, la nuit tombe sur le XIX<sup>e</sup> arrondissement. Avec le crépuscule, le niveau sonore se met en sourdine malgré l'affluence des heures de pointe. Le bus ouvre ses portes à la station Rosa-Parks, seule connexion de la ligne avec une gare RER, et laisse descendre un flot de passagers qui poursuivent leur trajet vers la banlieue parisienne. Une camionnette est stationnée en warning dans le couloir de bus et l'empêche de repartir. Le chauffeur klaxonne une première fois. Les passagers sortent de leur léthargie de fin de soirée, certains tendent le cou pour essayer de comprendre le pourquoi du bordel. Rien ne bouge. Re-klaxons, plus hargneux. Une dame se lève de sa place. Elle gueule: "Mais qu'est-ce qu'il fout celui-là devant? Pourquoi il n'avance pas?" Le chauffeur n'a pas davantage de réponse. Troisième salve de klaxons. Un homme sort finalement d'un immeuble. Il fait un signe de main pour s'excuser, monte dans son fourgon et repart. "Ah ben voilàààà", s'exclame la femme, fière de son intervention. Le chauffeur enquille la première. Comme le résume Rachid, "sur cette ligne, il peut y avoir des embrouilles, grandes ou petites, mais les gens font attention à toi. Ils ne t'oublient pas".

● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR JB ET LB

\* Le prénom a été changé.